

BON DÉBARRAS !

Roland Barthes tenait « qu'on écrit des livres un peu pour les tuer, un peu pour ne plus en parler ». Il me semble que c'est encore plus vrai quand, l'acte d'écrire passé, on publie. Personnellement, ma certitude est absolue : je publie pour me débarrasser de mes textes. Un texte écrit et non publié ne cesse de nous appartenir ; un texte publié ne nous appartient plus : il a été lâché dans l'espace public et nous n'en avons plus le contrôle.

Un texte non publié n'est jamais fini, jamais définitif. Aujourd'hui moins qu'avant puisque les outils informatiques nous permettent d'y revenir aussi facilement que nous le voulons ; le temps des « paperoles » de Proust, du correcteur liquide à appliquer sur la feuille, des papiers et rubans correcteurs pour machines à écrire est bien révolu : avec nos ordinateurs, nous pouvons désormais ajouter entre deux phrases autant de texte que désiré, couper ici pour coller là, inverser des paragraphes ou, par exemple, remplacer automatiquement et instantanément certains mots par d'autres – finalement, préférant appeler mon héros Pascal et non plus Jean, je demande : *chercher "Jean", remplacer par "Pascal"*.

Me débarrasser : « bon débarras ! » Oui, « bon ». C'est-à-dire libérateur. Tant qu'il restait inédit, le *virtuscrit* accessible dans mon disque dur se trouvait, chaque jour depuis des mois, voire des années, transformé, retouché, précisé, étoffé, dégraissé, affiné. Devenu livre, imprimé et distribué, il n'est plus ni chez moi ni à moi. Si je peux encore modifier le texte initial mémorisé dans un fichier de mon ordinateur, le livre, lui, ne sera pas modifié : je ne peux plus y revenir, c'est trop tard, irrattrapable, fini. Ainsi, puisque c'est fini, puisque je suis délivré et dépossédé, je peux, enfin, passer à autre chose ; en quoi je suis soulagé – déchargé d'un fardeau, libéré d'une chaîne. N'en parlons plus, cher Roland ! Désormais absenté d'un chantier qui avait pu m'occuper, me posséder durant plusieurs années, je commence à l'oublier. « Bon débarras », oui, vraiment. « On publie afin de ne pas corriger indéfiniment nos brouillons » rappelait Borges, citant son contemporain Alfonso Reyes.

Une case, dans ma tête, a été vidée, une préoccupation – souvent obsessionnelle, dévorante – a été stoppée, *tuée*,

monsieur Barthes ! La place se trouve alors libre, disponible pour que d'autres matériaux commencent à venir l'occuper.

Cela étant, soulagement n'est pas joie. En ce qui me concerne, il n'est rien de commun entre le moment où je commence à écrire un texte et le moment où il est publié ; la joie est intense du texte qui *vient* – sans prévenir –, du premier jet donné – forme de fulgurance, de jaillissement –, tandis que la publication n'offre qu'une maigre satisfaction – de l'égo, principalement. Cesare Pavese l'avait parfaitement éprouvé : « La seule joie au monde est de commencer. »

Écrire, c'est porter – *gestation*. Publier, c'est donner vie – *délivrance*. C'est donc qu'écrire ne donne pas vie, le texte inédit restant privé, chez l'auteur, dans un tiroir ou dans une sauvegarde informatique, non partagé. Avec la publication s'ouvre un nouveau temps, celui du partage (certes hypothétique) : le texte vous a quitté pour être proposé à autrui, il est « rendu public » – *mis au monde* – et commence sa vie. Une vie dont on ne saurait, raisonnablement, sagement, rien attendre : l'indifférence comme le succès sont des malentendus. Dans son essai *L'Attention aux choses écrites*, l'excellent Christian Doumet rapporte qu'un de ses livres s'est vendu, en tout et pour tout, à 7 exemplaires ; avec humour (cette « politesse du désespoir », comme le définissait Chris Marker), il remarque que 7 est un chiffre magnifique...

Publier « pour faire lire et vendre » (*sic*) ? Par quelle indigence intellectuelle un écrivain, un poète peut-il courir derrière ce misérable rêve de gloire et d'argent ?